

Le village le plus civilisé du monde

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENTS NOUVEAUX

Les nouveaux abonnés pour 1907 recevront gratuitement les numéros de décembre 1906.

Le village le plus civilisé du monde.

Il y avait plus de trente ans que M. Frintzi, instituteur. émérite, n'avait revu Villars-Greubon, le village où il débuta dans la carrière pédagogique. L'envie le prit, un beau dimanche, de savoir ce qu'étaient devenus ses premiers écoliers. Ceux-ci, la vérité nous oblige à le dire, ne le reconnurent pas tout de suite. Cependant, à l'ouïe de son nom, ils l'invitèrent gentiment au banquet de « l'Abbaye des Chasseurs de droite et de gauche », qui célébrait sa fête annuelle ce jour-là. Sous les bâches de la cantine, M. Frintzi retrouva des vieux qui, eux, n'avaient pas perdu le souvenir de l'ancien régent; le vin d'honneur pétilla dans une grande coupe d'argent, dans le modeste cristal des verres de pinte et finalement aussi dans le cerveau des convives, si bien que, le major de table ayant annoncé l'ouverture de la « partie oratoire », M. Frintzi voulut y aller aussi de son petit discours.

Après le toast à la patrie, suivi du Cantique suisse, après les toasts aux autorités, à la concorde entre chasseurs de gauche et de droite, après le toast du nouveau régent au « sexe aimable entre tous », M. Frintzi parla en ces termes :

« Chers concitoyens de Villars-Greubon,

» Les Peaux-Rouges arrachés aux pampas où, tout jeunes, ils chassaient le bison farouche, les Cafres ou les Buschmen transplantés des rives du Limpopo sur celles du Niger, n'éprouvent pas à revoir le sol natal une joie plus grande que celle qui rayonne dans mon âme en ce jour béni où il m'est donné de vider le verre de l'amitié avec mes élèves de la première heure, à deux pas de l'humble école où j'eus le privilège d'inculquer les rudiments des lettres, des sciences et des arts à toute une génération de Greubonois ».

Comme, après cette longue phrase, l'orateur s'interrompait un instant pour reprendre son souffle, on crut qu'il demeurerait court et l'un des auditeurs lui cria : « Buvez donc un coup, père Frintzi, ça sortira mieux ! » Mais, feignant de n'avoir pas entendu, le vieux magister reprit : « Ma joie se double, chers concitoyens, à la vue du collège flamboyant neuf qui dresse sa façade monumentale en face de l'ancien, à la vue des progrès immenses que vous avez accomplis dans tous les domaines. Les habitants de Villars-Greubon, je n'hésite pas à le dire, et c'est sur cette parole issue du plus profond de mon cœur que je terminerai, les habitants de Villars-Greubon sont maintenant les plus civilisés du monde, après... après... »

— Bien parlé ! père Frintzi, à la vôtre ! interrompit le même personnage qui lui avait con-

seillé de s'humecter la gorge au milieu de son discours.

Piqué par cette nouvelle apostrophe, M. Frintzi, qui tenait à ne pas descendre de la tribune sans avoir achevé, lança ces mots d'un ton furieux : « Oui, chers concitoyens, les villageois de Villars-Greubon sont aujourd'hui les plus civilisés du monde... après les sauvages ! »

On n'en acclama pas moins frénétiquement M. Frintzi, et le major de table fit entonner en son honneur le « Qu'il vive, qu'il vive et soit heureux ! »

V. F.

Juste Olivier, par Philippe Godet.

Aujourd'hui, à 5 heures, à l'Aula du palais de Rumine, M. Philippe Godet nous parlera de Juste Olivier. Il nous dira ce qui fait d'Olivier notre poète « national » ; par de nombreuses citations, il nous montrera qu'Olivier, plus qu'aucun autre, a été l'interprète de ce qu'il y a de meilleur en ce « génie » caché dans tous ces lieux qu'il aimait et qui sont notre petite patrie romande.

M. Philippe Godet, qui connaît à fond l'œuvre de notre poète, a, privilège précieux, connu l'homme aussi. Combien en peuvent dire autant ? Pour l'homme, cela s'explique : il y a longtemps déjà qu'il nous a quittés à jamais ; à l'égard de l'œuvre, notre ignorance est impardonnable et n'a d'autre excuse — si c'en est une — que notre incorrigible indolence vaudoise.

Qui donc, mieux que M. Godet, qui a pour Olivier un véritable amour, pourrait nous révéler toutes les richesses de cette œuvre, expression fidèle des richesses d'une âme haute et fière, d'une belle intelligence et d'un grand et noble cœur ?

C'est donc ce soir, à 5 heures. Cette conférence est faite au profit du fonds du monument Juste Olivier.

La mère.

CHACQUE année, à la librairie Payot et Cie, paraît un petit livre, très simple d'aspect, mais auquel les connaisseurs vont tout droit, c'est le *Foyer romand*. Dans notre pays, il est bien peu de bibliothèques privées et publiques où l'on ne voie, alignés à la bonne place, les vingt-un volumes déjà parus de cette publication ; et c'est très rare qu'il n'y ait pas, dans les rangs, une ou deux places vides, dénonçant la fidélité des lecteurs. On y vient et on y revient souvent au petit volume.

A ce « foyer », où préside M. Philippe Godet, se donnent rendez-vous, à chaque fin d'année, nos meilleurs littérateurs romands, vieux et jeunes ; et quand il n'y a pas place pour tous, on s'arrange à l'amiable ; on cède son droit à un autre, à charge de revanche. Ainsi, chacun a son tour et le lecteur n'y perd jamais rien, au contraire.

Cette année, les collaborateurs du *Foyer* sont : Philippe Godet, André Gladès, C.-F. Ramuz, Frank Grandjean, Philippe Monnier, Jean Violette, Benjamin Vallotton, Ami Chantre, Berthe Vadier, Henry Spiess, Gaspard Vallette, Berthe Kollbrunner-Leemann, Benjamin Grivel, Henri Odier.

Mais, une idée ; si vous y goûtiez ? Un tout petit peu, comme on dit chez nous ; une page, prise au hasard. Elle est extraite de la nouvelle très dramatique de C.-F. Ramuz — un jeune, déjà bien connu — nouvelle qui a pour titre « Deux coups de fusil » et pour théâtre, nos montagnes.

... David Chabloz était rentré ; on servit la soupe ; il la mangea avec sa mère ; et il se coucha tout de suite après.

Mais, avant minuit, il était debout. Comme il se levait, voilà que le lit craqua et il resta assis au bord de la paillasse, laissant pendre ses jambes. Dans les chalets qui sont bâtis en bois et où les chambres ne sont séparées que par des parois très minces, les moindres bruits peuvent s'entendre : l'horloge qui bat, un soupir, une toux ; mais souvent, pendant la nuit, il se fait de ces craquements, c'est les planches qui travaillent, on n'y prend bientôt plus garde.

David écoutait, personne ne remua et il se leva tout à fait. Ses habits étaient posés sur une chaise, il fut vite habillé. Tenant ses souliers à la main, sur la pointe des pieds, il traversa la chambre, ouvrit doucement la porte et se trouva dans la cuisine.

Il était dans la cuisine et il ferma la porte. Elle ne grinça même pas, parce qu'elle était huilée. « Ça va bien, pensa-t-il, le plus dangereux est fait. » Il alla vers l'armoire, il coupa le pain, tailla dans le fromage, mit les morceaux dans le bissac.

Près de la fenêtre, le fusil était accroché à un clou. C'était un vetterli comme ceux qu'avaient les soldats chez nous, il n'y a pas bien longtemps. L'Etat, à présent, les vend bon marché aux chasseurs, n'en ayant plus l'emploi, car l'infanterie est armée à neuf. David décrocha le fusil et il le posa sur la table.

Il ne restait que les cartouches, mais elles étaient au bas de l'armoire. Dans le tiroir étaient encore les chiffons, la boîte à graisse, le tournevis, toutes les choses qui sont utiles au nettoyage. Et, comme David s'était baissé pour choisir là-dedans, la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau.

Elle ne s'ouvrit qu'à moitié et lui n'y fit pas tout de suite attention. Puis une tête passa par l'ouverture. Et il sentit que quelqu'un était là.

Il se retourna et il vit sa mère. Elle avait entendu bouger dans la maison, elle était venue voir. Elle avait les cheveux encore beaux noirs et les portait bien peignés et bien lisses sur les tempes. Elle était habillée comme on est au lit, c'est-à-dire rien qu'avec sa chemise et un bonnet de nuit, ayant seulement mis sa jupe ; et, apercevant là son fils, fut surprise et elle eut peur.

— Qu'est-ce tu veux ? dit-il.

— Et toi, dit-elle, qu'est-ce que tu fais ?

Il chercha un prétexte ou une excuse et répondit :

— Il faut que je monte au fenil.

— Au milieu de la nuit ? dit-elle.

Il avait pris les cartouches, poussé le tiroir, s'était redressé, et ils parlaient encore tranquillement tous les deux.

— J'ai à faire demain, dit-il, je veux être rentré de bonne heure.

Pendant ce temps, elle s'était avancée ; elle aperçut le fusil, alors elle comprit tout. Elle tendit la main vers lui :

— Et puis ça, dit-elle, est-ce aussi pour monter au fenil ?